



Éditorial

Attentats en Irak, à Beyrouth, à Paris, avec un écho médiatique mondial, à Londres semble-t-il, et en Californie peut-être. Le premier temps est celui de la sidération devant l'incompréhensible et la violence aveugle ! Réaction normale, émotion et deuil !

Et puis vient le temps de la réflexion : pourquoi ces attentats ? Pourquoi cette violence extrême ? Pourquoi dans ce quartier ? Tant de pourquoi...

Des interprétations des événements tragiques commencent à se faire entendre. Analyses diverses comme il se doit. Convergentes souvent, mais pas toujours. Elles sont parfois carrément contradictoires. Ces analyses et interprétations sont inévitables et nécessaires car c'est à partir d'elles que se développent les stratégies de résistance et de réaction, et aussi des appels à reconstruire la société autrement. Pour élaborer une stratégie visant à éliminer le terrorisme, il faut donc réfléchir et analyser. Le temps est venu.

Dans ce numéro, on présente rapidement deux analyses :

- **Abdenour Bidar**, musulman, s'adresse à ses frères en religion et les supplie de regarder en face le potentiel de violence que peut contenir l'islam. Il faut donc, selon lui, réformer cet islam. Cette réforme ne peut venir que des musulmans eux-mêmes.

- **Olivier Roy**, grand spécialiste de l'islam politique, propose une analyse différente. Selon lui (et quelques autres), ce n'est pas l'islam qui est devenu extrémiste, c'est l'extrémisme qui s'est islamisé, car on ne dispose pas actuellement d'autre recours idéologique pour donner expression à une sorte de haine de sa propre société.

L'anarchisme ou le marxisme jouaient jadis ce rôle, en Russie à la fin du XIXe siècle, en Allemagne et Italie dans les années 70 ; ces idéologies se sont épuisées. Alors, pour être sûr de faire peur, on se réclame de Daesh.

Deux analyses divergentes qui ouvrent sur des stratégies différentes pour reconstruire nos sociétés et en éliminer les racines de la violence extrême. Deux points de vue qui nous renvoient la question : et nous, quelle est notre analyse ?

Antoine Sondag
antoine.sondag@lebret-irfed.org

La seule force de Daesh est de profiter de nos faiblesses

Par **Abdenour Bidar**

Abdenour Bidar est un philosophe et écrivain français. Il est agrégé de philosophie. Il a publié *Plaidoyer pour la fraternité* (Albin Michel) et *Lettre ouverte au monde musulman* (Les liens qui libèrent). Il nourrit l'espoir d'un islam ouvert à la modernité et profondément spirituel.

Suite aux attentats effroyables de Paris, il y a un piège dans lequel nous ne devons pas tomber : la stratégie claire de Daesh est de provoquer le chaos dans la société française en alimentant la peur, qui va nourrir le vote d'extrême droite. Au-delà, c'est le risque que partout en Europe ces attentats aggravent encore la suspicion et le rejet à l'égard de nos concitoyens musulmans en provoquant une flambée de l'intolérance et de la haine. Car en France aujourd'hui, et dans bien d'autres pays européens, se creuse dramatiquement le fossé d'incompréhension entre les musulmans et les autres : d'un côté une véritable allergie se répand à l'égard d'une religion perçue comme violente et agressive, de l'autre se propage le sentiment d'être toujours plus « montrés du doigt », stigmatisés. Le rejet n'en finit plus de monter des deux côtés : les uns rejettent, les autres se sentent rejetés. Voilà le mécanisme, l'engrenage maudit, qui pourrait dresser demain nos populations les unes contre les autres. Face à cela, nous devons avoir un sursaut de lucidité collective : être capables de comprendre le piège à temps, et l'éviter tous ensemble, non musulmans et musulmans unis, avant que ne se déclenche son mécanisme de désastre sur les plans social et politique.

Au bord de ce péril, les réactions des musulmans eux-mêmes qui expriment leur dénonciation de Daesh sont nécessaires et salutaires. Mais c'est insuffisant. Il ne suffit plus de dire « ne faisons pas l'amalgame entre islam et islamisme ». Les musulmans du monde entier doivent passer du réflexe de l'autodéfense à la responsabilité de l'autocritique.

Car comme le dit le proverbe français, « le ver est dans le fruit » : ce n'est pas seulement le terrorisme djihadiste qui nous envoie de mauvais signaux en provenance de cette civilisation et culture musulmane, mais l'état général de celle-ci. Voilà en effet une culture tout entière qui est menacée par la régression vers l'obscurantisme, le dogmatisme, le néoconservatisme, le rigorisme incapable de s'adapter au présent et aux différents contextes de société [...].

La nostalgie de l'âge d'or ne vaut guère mieux que l'islam pur des salafistes

De plus en plus de musulmans prennent conscience qu'il y a là un cancer interne de civilisation gravissime, un cancer qui se généralise à grande vitesse et face auquel les courants progressistes reculent. Un cancer face auquel les musulmans lucides souffrent de voir leur religion ainsi dégénérer. Qu'ils ne se laissent pas paralyser par leur sentiment d'impuissance ! L'optimisme est une responsabilité. Quand on agit, il n'y a plus de place pour la peur et le désespoir. La tâche est qu'il faut tout faire, chacun à son niveau, chacun avec ses moyens, pour régénérer, réinventer, métamorphoser cette culture spirituelle en perte. Et pour cela, la première chose à comprendre est qu'il faut arrêter de dire seulement « le vrai islam ce n'est pas cela », « cet obscurantisme ce n'est pas l'islam de mes grands-parents, de mon village, ou des âges d'or de l'islam, comme l'Espagne andalouse ».

Ce type de nostalgie ne vaut guère mieux face à la gravité du présent que la solution des salafistes qui veulent revenir à un « islam originel », à un « islam pur ». Rien de plus stérile que de vouloir fabriquer du futur avec le passé ! Rien de plus dangereux que de vouloir faire triompher la « pureté » de quoi que ce soit : ce fantasme de « pureté » passe toujours, l'histoire nous l'a enseigné, par la « purification totalitaire » de tout ce qui n'est pas conforme au modèle !

Pour dire cela, combien sommes-nous ? D'intellectuels de culture musulmane ? De philosophes critiques ? De consciences engagées ? Dès aujourd'hui, il faut que du côté musulman, les voix de la transformation soient beaucoup plus nombreuses et puissantes.

Et que nous entendions dans ce concert la voix de plus de théologiens ou d'imams, bien qu'en tant que philosophe, je suis toujours très prudent avec les « clercs éclairés » : même ouvert d'esprit jusqu'à un certain point, le savant ou le chef religieux reste un « maître de religion » attaché au noyau du dogme, et face auquel toute conscience doit garder farouchement sa vigilance et sa liberté. La responsabilité des musulmanes et de musulmans dans nos sociétés européennes ? Elles et ils doivent s'engager massivement, pas seulement en tant que croyants de telle religion, mais en tant que citoyens qui participent au progrès moral et social général, à la reconstruction, ici, en Europe de sociétés plus justes, plus fraternelles. Contre le libéralisme sauvage, contre les inégalités entre riches et pauvres, contre le matérialisme anti-spirituel de nos sociétés. C'est en participant à tous ces combats que les musulmans d'Europe pourront affirmer une voix propre, et peut-être construire le modèle d'une autre identification à la culture musulmane non plus repliée sur elle-même, sur la défense de son identité et de ses intérêts, mais ouverte et engagée dans une logique de contribution au bien collectif.

La mère de toutes les crises : celle du spirituel

Comme toujours, l'intellectuel est en première ligne, il doit monter au front des idées, des propositions, de l'ouverture de nouveaux horizons de sens et de société. Il doit porter un projet de civilisation nouveau face à la « fin des idéologies » et au « désenchantement du mon-

de » où nous sommes tombés en Occident. A partir de ma double culture française et musulmane, j'essaie d'expliquer que nous sommes tous maintenant, musulmans et occidentaux, et la planète entière avec nous, confrontés à une immense question qui fait son grand retour au milieu du monde humain : la question du sacré. Voilà le défi du siècle qui s'ouvre. Il nous renvoie non pas à la crise écologique, ni aux crises financières ou politiques, ni aux crises géopolitiques, mais à la mère de toutes les crises : celle du spirituel. Quelle vie spirituelle pour l'humanité, à l'heure où tout entière elle essaie de se rassembler dans la mondialisation ? A l'heure où elle cherche un « projet de civilisation » qui ne soit pas seulement politique et économique, mais qui nous permette de devenir plus humains ?

Voilà le défi qui se cache encore derrière tous les autres et que nos grands médias, nos classes politiques n'ont pas encore eu la lucidité de voir alors même que beaucoup de consciences ont déjà compris que, comme l'avait dit André Malraux, « le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Daesh ? L'islamisme radical ? Oui, c'est l'urgence, mais c'est une goutte d'eau dans l'immense tâche qui nous incombe aujourd'hui : sortir enfin des guerres de religion, sortir enfin du conflit immémorial entre les formes du sacré, pour aller ensemble vers un sacré partageable entre toutes les cultures, toutes les civilisations. Mais où est-il ce sacré partageable qui créerait l'unité spirituelle entre nous, sans abolir la diversité de nos croyances ? [...] Il s'établira sur une vision de l'être humain, un humanisme complètement réinventé à partir de tous nos héritages d'Orient et d'Occident, critiqués et mis en mutation créatrice.

Vivre reliés, à soi, aux autres, à la nature

En vue de cet objectif élevé d'un sacré partageable qui soit un juge de paix nous évitant de nous battre, je demande solennellement aux musulmanes et aux musulmans européens de ne pas rester de leur côté, de ne pas céder à la tentation de se replier sur eux-mêmes dans la défense exclusive de leurs intérêts propres. Qu'ils répondent à la suspicion par l'ouverture. Qu'ils répondent au rejet par la contribution. Qu'ils répondent au mal par le bien, comme le conseille le *Coran* (41, 34). Qu'ils regagnent le respect et la considération de tous en s'associant in-

tellectuellement et humainement, partout où c'est possible à tous ceux qui refusent un monde égoïste où l'on vit séparés en communautés et en tribus. Qu'ils regagnent l'estime générale en unissant leurs efforts à tous ceux qui refusent aussi bien un monde matérialiste, sans spiritualité, qu'un univers où telle religion domine tout, sans laisser à chacun sa liberté de conscience.

Contre cela, cherchons ce sacré partageable que j'évoque ici à l'horizon de nos sociétés. Il commence là. Dans la lutte pour une fraternité sans frontières, qui travaille aussi bien à réduire les inégalités sociales qu'à combler les distances, les « coexistences » sans mélange, les fossés d'incompréhension, le choc des ignorances, des rejets et des peurs, entre les cultures et les croyances. Quand je parle du sacré et du spirituel, son sens est très simple : il surgit de cette fraternité qui crée du lien et qui fait grandir en humanité. Plus largement, vivre spirituellement, c'est vivre relié : à soi, aux autres, à la nature et à l'univers. Nos individualités étouffent et meurent lorsque ces liens sont rompus ou endommagés soit par une vie superficielle où l'on n'écoute plus sa voix intérieure, soit par une vie égoïste et indifférente à l'autre, soit encore par une vie loin d'une nature qui nous enseigne la façon sublime dont toujours la vie triomphe de la mort. Daesh ? J'y insiste : sa seule force est de profiter de nos faiblesses. Si nous persistons à vivre en régime de « déliaison du monde », où la qualité de ce triple lien à soi, à autrui, à la nature, reste si mauvaise, alors le néant, le nihilisme, de Daesh viendra comme un poison s'infiltrer dans toutes nos brèches, dans toutes les blessures de nos liens. Travaillons à nous relier, resserrons nos liens, tous nos liens de sens et de fraternité, et Daesh n'aura pas pour nous diviser le passage d'une seule petite faille. Retissons les liens de fraternité avec nous-mêmes, avec les autres, avec la nature et l'univers. Respiritualisons le monde et nous aurons une chance de le guérir de ses souffrances.

(publié par le quotidien www.lesoir.be le 19/11/15)

**Développement et
civilisations souhaite un
joyeux Noël et une
bonne année 2016 à
tous ses lecteurs !**

Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste

Par Olivier Roy

Politologue, spécialiste de l'islam, Olivier Roy est professeur à l'Institut universitaire européen de Florence. Auteur aux éditions du Seuil de la *Sainte Ignorance* (2008) et d'*En quête de l'Orient perdu* (2014), il a publié le 25 novembre dans *Le Monde* une longue tribune.

La France en guerre !

Peut-être.

Mais contre qui ou contre quoi ?

Daech n'envoie pas des Syriens commettre des attentats en France pour dissuader le gouvernement français de le bombarder. Daech puise dans un réservoir de jeunes Français radicalisés qui, quoi qu'il arrive au Moyen-Orient, sont déjà entrés en dissidence et cherchent une cause, un label, un grand récit pour y apposer la signature sanglante de leur révolte personnelle. L'écrasement de Daech ne changera rien à cette révolte.

Le ralliement de ces jeunes à Daech est opportuniste : hier, ils étaient avec Al-Qaïda, avant-hier (1995), ils se faisaient sous-traitants du GIA algérien ou pratiquaient, de la Bosnie à l'Afghanistan en passant par la Tchétchénie, leur petit nomadisme du djihad individuel (comme le « gang de Roubaix »). Et demain, ils se battront sous une autre bannière, à moins que la mort en action, l'âge ou la désillusion ne vident leurs rangs comme ce fut le cas de l'ultragauche des années 1970.

Il n'y a pas de troisième, quatrième ou cinquième génération de djihadistes. Depuis 1996, nous sommes confrontés à un phénomène très stable : la radicalisation de deux catégories de jeunes Français, à savoir des « deuxième génération » musulmans et des convertis « de souche ».

Le problème essentiel pour la France n'est donc pas le califat du désert syrien, qui s'évaporerait tôt ou tard comme un vieux mirage devenu cauchemar, le problème, c'est la révolte de ces jeunes. Et la vraie question est de savoir ce que représentent ces jeunes, s'ils sont l'avant-garde d'une guerre à venir ou au contraire les ratés d'un borborygme de l'Histoire.

Quelques milliers

sur plusieurs millions

Deux lectures aujourd'hui dominent la scène et structurent les débats télévisés ou les pages opinions des journaux : en gros, l'explication culturaliste et l'explication tiers-mondiste. La première met en avant la récurrente et lancinante guerre des civilisations : la révolte de jeunes musulmans montre à quel point l'islam ne peut s'intégrer, du moins tant qu'une réforme théologique n'aura pas radié du *Coran* l'appel au djihad. La seconde évoque avec constance la souffrance postcoloniale, l'identification des jeunes à la cause palestinienne, leur rejet des interventions occidentales au Moyen-Orient et leur exclusion d'une société française raciste et islamophobe ; bref, la vieille antienne : tant qu'on n'aura pas résolu le conflit israélo-palestinien, nous connaissons la révolte.

Mais les deux explications butent sur le même problème : si les causes de la radicalisation étaient structurelles, alors pourquoi ne touche-t-elle qu'une frange minime et très circonscrite de ceux qui peuvent se dire musulmans en France ? Quelques milliers sur plusieurs millions.

Car ces jeunes radicaux sont identifiés ! Tous les terroristes qui sont passés à l'action avaient leur fameuse fiche « S ». Alors regardons qui ils sont et essayons d'en tirer des conclusions.

Islamisation de la radicalité

Presque tous les djihadistes français appartiennent à deux catégories très précises : ils sont soit des « deuxième génération », nés ou venus enfants en France, soit des convertis. Ce qui veut dire que, parmi les radicaux, il n'y a guère de « première génération » (même immigré récent), mais surtout pas de « troisième génération ». Or cette dernière catégorie existe et s'accroît : les immigrés marocains des années 1970

sont grands-pères et on ne trouve pas leurs petits-enfants parmi les terroristes. Et pourquoi des convertis qui n'ont jamais souffert du racisme veulent-ils brusquement venger l'humiliation subie par les musulmans ? Surtout que beaucoup de convertis viennent des campagnes françaises, comme Maxime Hauchard, et ont peu de raisons de s'identifier à une communauté musulmane qui n'a pour eux qu'une existence virtuelle. Bref, ce n'est pas la « révolte de l'islam » ou celle des « musulmans », mais un problème précis concernant deux catégories de jeunes, originaires de l'immigration en majorité, mais aussi Français « de souche ». Il ne s'agit pas de la radicalisation de l'islam, mais de l'islamisation de la radicalité.

Qu'y a-t-il de commun entre les « deuxième génération » et les convertis ? Il s'agit d'abord d'une révolte générationnelle : les deux rompent avec leurs parents, ou plus exactement avec ce que leurs parents représentent en termes de culture et de religion. Les « deuxième génération » n'adhèrent jamais à l'islam de leurs parents, ils ne représentent jamais une tradition qui se révolterait contre l'occidentalisation. Ils sont occidentalisés, ils parlent mieux le français que leurs parents. Tous ont partagé la culture « jeune » de leur génération, ils ont bu de l'alcool, fumé du shit, dragué les filles en boîte de nuit. Une grande partie d'entre eux a fait un passage en prison. Et puis un beau matin, ils se sont (re)convertis, en choisissant l'islam salafite, c'est-à-dire un islam qui rejette le concept de culture, un islam de la norme qui leur permet de se reconstruire tout seuls. Car ils ne veulent ni de la culture de leurs parents ni d'une culture « occidentale », devenues symboles de leur haine de soi.

La clé de la révolte, c'est d'abord l'absence de transmission d'une religion insérée culturellement. C'est un problème qui ne concerne ni les « première génération », porteurs de l'islam culturel du pays d'origine, mais qui n'ont pas su le transmettre, ni les « troisième génération », qui parlent français avec leurs parents et ont grâce à eux une familiarité avec les modes d'expression de l'islam dans la société française : même si cela peut être conflictuel, c'est « dicible » [...]

Des jeunes en rupture de ban

Les jeunes convertis par définition adhèrent, quant à eux, à la « pure » religion, le compromis culturel ne les

intéresse pas (rien à voir avec les générations antérieures qui se convertissaient au soufisme) ; ils retrouvent ici la deuxième génération dans l'adhésion à un « islam de rupture », rupture générationnelle, rupture culturelle, et enfin rupture politique. Bref, rien ne sert de leur offrir un « islam modéré », c'est la radicalité qui les attire par définition. Le salafisme n'est pas seulement une question de prédication financée par l'Arabie saoudite, c'est bien le produit qui convient à des jeunes en rupture de ban.

Du coup, et c'est la grande différence avec les cas de jeunes Palestiniens qui se lancent dans les formes diverses d'intifada, les parents musulmans des radicaux français ne comprennent pas la révolte de leur progéniture. De plus en plus, comme les parents des convertis, ils essaient d'empêcher la radicalisation de leurs enfants : ils appellent la police, ils vont en Turquie pour tenter de les ramener, ils craignent, à juste titre, que les aînés radicalisés n'entraînent les plus jeunes. Bref, loin d'être le symbole d'une radicalisation des populations musulmanes, les djihadistes font exploser la fracture générationnelle, c'est-à-dire tout simplement la famille.

En rupture avec leur famille, les djihadistes sont aussi en marge des communautés musulmanes : ils n'ont presque jamais un passé de piété et de pratique religieuse, au contraire. Les articles des journalistes se ressemblent étonnamment : après chaque attentat, on va enquêter dans l'entourage du meurtrier, et partout c'est l'effet surprise : « On ne comprend pas, c'était un gentil garçon (variante : "Un simple petit délinquant"), il ne pratiquait pas, il buvait, il fumait des joints, il fréquentait les filles... Ah oui, c'est vrai, il y a quelques mois il a bizarrement changé, il s'est laissé pousser la barbe et a commencé à nous saouler avec la religion. »

Inutile ici d'évoquer la *taqiya*, ou dissimulation, car une fois *born again*, les jeunes ne se cachent pas et étalent leur nouvelle conviction sur *Facebook*. Ils exhibent alors leur nouveau moi tout-puissant, leur volonté de revanche

sur une frustration rentrée, leur jouissance de la nouvelle toute-puissance que leur donnent leur volonté de tuer et leur fascination pour leur propre mort. La violence à laquelle ils adhèrent est une violence moderne, ils tuent comme les tueurs de masse le font en Amérique ou Breivik en Norvège, froidement et tranquillement. Nihilisme et orgueil sont ici profondément liés.

Cet individualisme forcené se retrouve dans leur isolement par rapport aux communautés musulmanes. Peu d'entre eux fréquentaient une mosquée. Leurs éventuels imams sont souvent autoproclamés. Leur radicalisation se fait autour d'un imaginaire du héros, de la violence et de la mort, pas de la charia ou de l'utopie. En Syrie, ils ne font que la guerre : aucun ne s'intègre ou ne s'intéresse à la société civile. Et s'ils s'attribuent des esclaves sexuelles ou recrutent de jeunes femmes sur Internet pour en faire des épouses de futurs martyrs, c'est bien qu'ils n'ont aucune intégration sociale dans les sociétés musulmanes qu'ils prétendent défendre. Ils sont plus nihilistes qu'utopistes.

Aucun ne s'intéresse à la théologie

Si certains sont passés par le *Tabligh* (société de prédication fondamentaliste musulmane), aucun n'a fréquenté les Frères musulmans (Union des organisations islamiques de France), aucun n'a milité dans un mouvement politique, à commencer par les mouvements pro palestiniens. Aucun n'a eu de pratiques « communautaires » : assurer des repas de fin de ramadan, prêcher dans les mosquées, dans la rue en faisant du porte-à-porte. Aucun n'a fait de sérieuses études religieuses. Aucun ne s'intéresse à la théologie, ni même à la nature du djihad ou à celle de l'Etat islamique.

Ils se radicalisent autour d'un petit groupe de « copains » qui se sont rencontrés dans un lieu particulier (quartier, prison, club de sport) ; ils recréent une « famille », une fraternité. [...] La cellule s'efforce de créer des

liens affectifs entre ses membres : on épouse souvent la sœur de son frère d'armes. Les cellules djihadistes ne ressemblent pas à celles des mouvements radicaux d'inspiration marxiste ou nationaliste (FLN algérien, IRA ou ETA). Fondées sur des liens personnels, elles sont plus imperméables à l'infiltration.

Les terroristes ne sont donc pas l'expression d'une radicalisation de la population musulmane, mais reflètent une révolte générationnelle qui touche une catégorie précise de jeunes.

Pourquoi l'islam ? Pour la deuxième génération, c'est évident : ils reprennent à leur compte une identité que leurs parents ont, à leurs yeux, galvaudée : ils sont « plus musulmans que les musulmans » et en particulier que leurs parents. L'énergie qu'ils mettent à reconverter leurs parents (en vain) est significative, mais montre à quel point ils sont sur une autre planète. Quant aux convertis, ils choisissent l'islam parce qu'il n'y a que ça sur le marché de la révolte radicale. Rejoindre Daech, c'est la certitude de terroriser.

A partir de janvier 2016,

Développement et Civilisations

publiera une édition en anglais

à raison de

4 numéros par an.

Merci de nous faire parvenir

les adresses mail de vos amis

anglophones qui pourraient

être intéressés par cette revue.

Développement et civilisations est une publication éditée depuis 1972 sous divers noms par l'association Développement et Civilisations - Lebrete-Irfed 49, rue de la Glacière - 75013 PARIS - FRANCE - 33(0)1.47.07.10.07 - contact@lebrete-irfed.org L'association DCI - Lebrete-Irfed anime un réseau d'acteurs de développement solidaire présents sur tous les continents.

Directeur de la publication : Yves Berthelot - Rédacteur en chef : Antoine Sondag - Comité de rédaction : Claude Baehrel, Yves Berthelot, Roland Colin, Isabelle Duquesne, Bernadette Huger, Asphodèle Berthelot, Emmanuelle Bouzigon, Jacqueline de Bourgoing.

La reproduction des textes publiés est autorisée à la seule condition que soit clairement indiquée la source, avec les coordonnées de *Développement et civilisations*. Un exemplaire du document reproduisant le texte doit être envoyé à l'adresse de la publication.

Pour soutenir nos actions : chèque en euros, CHF ou US\$ à l'ordre de Développement et Civilisations - Lebrete-Irfed Virements bancaires : en France : LA POSTE FR10-2004-1010-1233-2971-2703-350 (BIC : PSSTFRPPSCE) ou en Suisse : RAIFFEISEN - Genève, N°IBAN CH41 8018 1000 0074 9583 6 CHF (SWIFT : RAIFFCH22)

ISSN 1951-0012 - Imprimerie IGC Communigraphie - St Étienne - 04 77 92 04 80 - Imprimé sur papier recyclé..

